

Autodidacte, Pierre Ardouvin obtient, dans la première moitié des années 1990, un lieu à Montreuil qu'il autogère avec Véronique Boudier et Jean-François Guillon, et qui voit de nombreux jeunes artistes y faire leur début. « À l'écart », lieu actif pendant quelques années, permet à Pierre Ardouvin de préciser sa pratique.

Ses œuvres procèdent de manière récurrente du « collage » dans le « bricolage ». C'est un artiste « sur le motif », le motif étant notre société et ce qu'elle génère. Élaguer un ridicule sapin de Noël en plastique (*Élagage*, 1995), affubler de ressorts une paire de chaussures « pour mieux rebondir » (1995), assembler deux manteaux de fourrure pour en faire une vague peluche zoomorphe sous le titre *Sans queue ni tête* (2004) ou bien encore, dans *Love Me Tender* (2001), convoquer une auto-tamponneuse qui s'ennuie profondément sur une piste de 4 x 3 m sans même pouvoir tourner en rond sur la ritournelle éponyme.

Tout l'art de Pierre Ardouvin est dans la recomposition, le pas de côté, l'humour qui prend l'eau, la marche sur laquelle on vient buter, le plomb dans l'aile. Pierre Ardouvin nous narre, avec un vocabulaire du *cheap*, des matériaux de *base*, des structures *standard*, des chansons *formatées*, une paire de « récits autobiographiques collectifs¹ ».

Petite particularité : ses installations, ses readymades « augmentés », ses environnements sont régulièrement précédés d'aquarelles, quand d'autres se servent d'un bloc-notes.

Chaque œuvre de Pierre Ardouvin doit être apte à déclencher des affects, des émotions grâce à sa capacité à réunir

des objets connus, repérables, chargés historiquement ou sociologiquement : lino, contreplaqué, voiture, tourne-disque, carte postale, canapé, musique. Jamais dépourvu d'humour, Pierre Ardouvin aborde pourtant des questions pesantes telles que la fin des utopies, le libéralisme à tout crin, les contraintes imposées au corps social, les replis identitaires, la société du spectacle et de contrôle, l'enfermement, l'isolement et la grande *désillusion*.

L'île est une plate-forme surélevée de quelques centimètres seulement, vêtue d'un linoléum « imitation plancher », avec pour unique décor un porte-manteau (un perroquet pour être exact) esseulé, couvert de vêtements déclinant une inquiétante monotonie. L'espace d'exposition baigne dans la lumière bleue des néons placés sous la fausse scène, allégorie du lagon. L'installation déconcerte à première vue. Le fameux rêve de l'île déserte, au milieu du Pacifique, s'écroule dans la banalité de ce morceau d'intérieur à la dérive.

« La route de campagne avec arbre² » est devenue « une île déserte avec palmier ».

Vladimir et Estragon ne sont plus là. Godot viendra demain, peut-être (ou pas).

[...]

Pierre Ardouvin

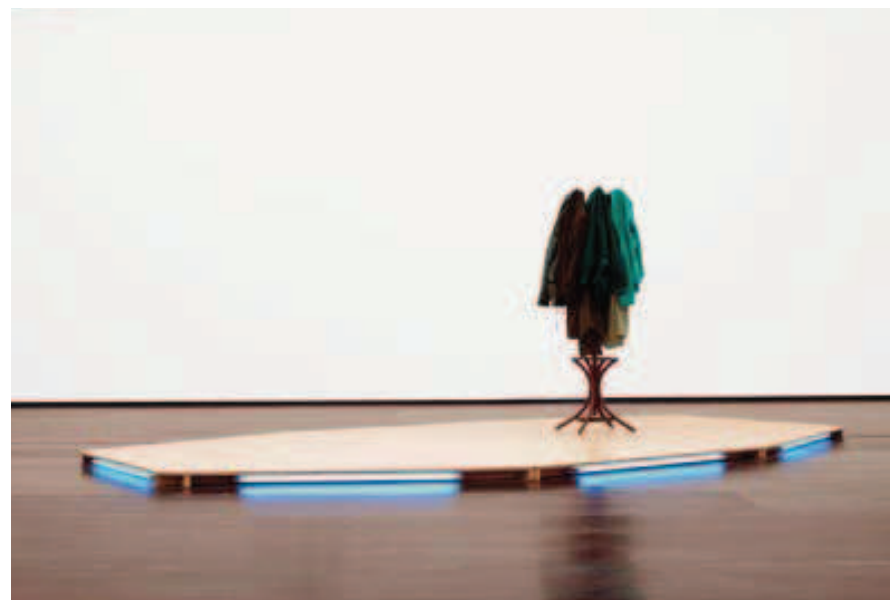
Crest, 1955
Vit à Paris

L'île

2007

Bois, linoléum, porte-manteau,
vêtements, néons colorés,
193 x 540 x 323 cm

INV. 2008.1134
Acquis avec la participation
du FRAM Île-de-France



[...]

En attendant, on lit la déception dans cette scène à la fois fantasmée et tellement ordinaire. Vivre ensemble dans la solitude. L'œuvre a été présentée pour la première fois dans un contexte bien particulier : une galerie associative, Artconnexion, à Lille, en 2007. Le titre évoque « l'énorme meringue culturelle » de Lille 2004, l'outrance du spectacle et la marchandisation de la culture. La culture servit à ce moment précis comme moyen de « vendre » une ville et sa région à des investisseurs qui auraient préféré les Jeux olympiques, plus rentables.

« Mais n'oublie pas, toi si belle
Les avions se cassent
Et la terre est basse
Holidays »

Michel Polnareff, *Holidays*, 1972

Prenez une voiture brûlée, mais pas accidentée, collez-lui des spots lumineux, un peu disco, tournoyant à l'intérieur de l'habitacle mis à nu, faites tourner cette bonne vieille Clio, maintenant hors d'usage, en la plaçant sur un pont tournant. Mettez-là sur une moquette *de base bleue* (un peu *flashy*, type FIAC ou Salon de l'auto), agrémentez le tout de lumière blanche hémisphérique au sol, sans oublier d'y incorporer un peu de musique. Prenez par exemple un de ces chanteurs populaires, Michel Polnareff, et une de ces chansons que l'on pourrait mélanger avec goût au reste (allons pour *Holidays*).

1. Propos de Frédéric Valabrègue cité par Paul Ardenne, in *Art Press*, n° 254, février 2000.
2. Indication de Samuel Beckett pour le décor de sa pièce de théâtre *En attendant Godot*.
3. Jean Baudrillard, *La Transparence du mal : essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, coll. « L'espace critique », 1990.

Diffusez la musique à l'envers et vous obtenez une œuvre (*Holidays*, 1999) de Pierre Ardouvin.

Renversant à plus d'un sens.

La violence sociale, l'avion qui s'écrase (dans la chanson), l'ennui, la révolte, la haine, la désillusion de ceux qui ne partiront pas. Pierre Ardouvin sait que l'on évalue aujourd'hui une nuit de violences urbaines au nombre de voitures brûlées. Pierre Ardouvin plombe. Le sourire se crispe. Le malaise doucement s'installe. Jean Baudrillard annonçait : « Nous avons parcouru tous les chemins de la production et de la surproduction virtuelle d'objets, de signes, de messages, d'idéologies, de plaisirs. Aujourd'hui, tout est libéré, les jeux sont faits, et nous nous retrouvons collectivement devant la question cruciale : Que faire après l'orgie³ ? »
On plie les gaules, il fait un vrai temps de chien ici.

J.B.

Holidays
1999

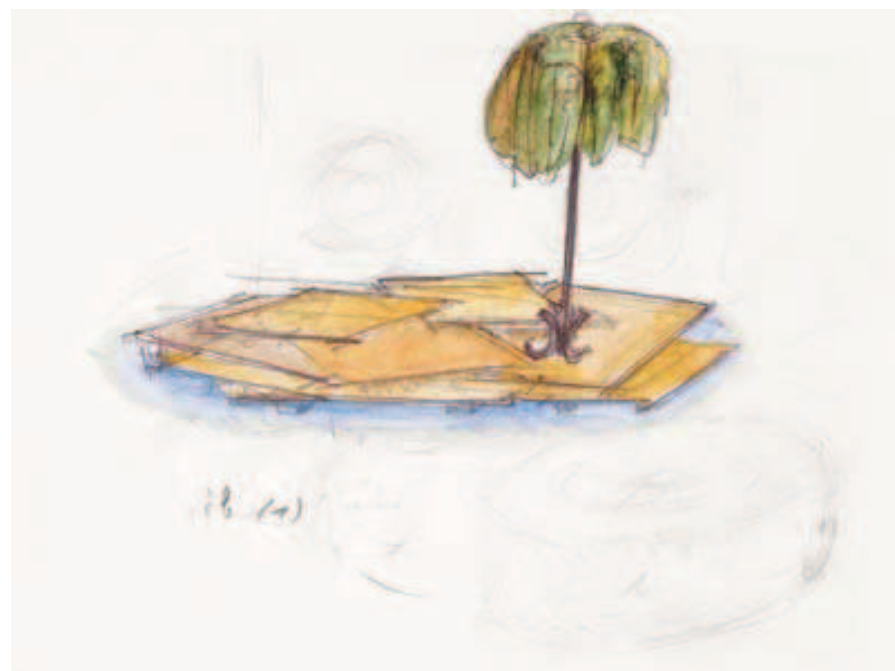
Voiture brûlée, pont tournant,
canons à lumière, globes lumineux,
moquette, bande sonore,
1,60 × 90 × 12 m

INV. 2008.1135
Acquis avec la participation
du FRAM Île-de-France





Holidays
1999
Aquarelle sur papier,
21 x 29,7 cm
INV. 2008.1136
Don de la galerie Chez Valentin, Paris



Île
2007
Aquarelle et crayon sur papier,
27 x 32 cm
INV. 2008.1138
Don de la galerie Chez Valentin, Paris